

Depuis, ma chérie, je n'ai pas revu cet homme et je n'en ai plus entendu parler. Cela m'a donné beaucoup à penser et bien des idées me sont venues ; enfin, je suis arrivée à me convaincre, — je dois te dire cela pour que tu ne te laisses pas entraîner par ton imagination, pour que tu ne te livres pas à des pensées toulantes, à des rêves chimériques, — je suis arrivée à me convaincre qu'on avait eu intérêt à se débarrasser de toi, que tu étais une enfant abandonnée.

Emilienne, qui depuis un instant tenait sa tête baissée, laissa échapper un sanglot.

Marguerite lui prit la main et, d'une voix caressante :

— Sois forte, mon enfant, dit elle ; tu n'es encore qu'au seuil de la vie, prépare ton âme à toutes les épreuves.

— Abandonnée ! prononça la jeune fille d'un ton douloureux.

— Mais, moi, je t'ai aimée !

— Oh ! oui, et c'est vous qui êtes ma mère, ma vraie mère !

Emilienne se leva et embrassa tendrement sa mère adoptive.

Il y eut un assez long silence.

— Tu ne te rappelles pas celle qui, dans la pensée de M. l'abbé Ancelin et la mienne, devait être ta petite sœur, reprit Marguerite ; tu étais trop jeune pour te souvenir. Hélas ! deux jours seulement vous avez joué ensemble, deux seules nuits dans les bras l'une de l'autre, vous avez dormi dans le même berceau !

Le lendemain du jour où tu me fus confiée, je dus sortir pour rendre une pièce de dentelle que j'avais réparée ; je partis avec toi sur mon bras, laissant Louise un peu indisposée, endormie dans son petit lit.

Je ne fus pas absente plus d'une heure. A mon retour, je ne trouvais plus Louise, ma chère petite Louise !

— Oh ! fit Emilienne.

— Mon mari, profitant de mon absence, s'était introduit dans la maison... il m'avait enlevé mon enfant !

— C'est odieux ! s'exclama la jeune fille.

— Et je ne l'ai plus revue ! dit Marguerite avec des larmes dans la voix ; on fit des recherches pour la retrouver, elles ont été vaines. Où donc mon mari avait-il pu la cacher ? J'ai quelque raison de croire qu'elle vit toujours ; mais qu'est-elle devenue ? Que fait-elle ? Est-elle heureuse ou malheureuse ? Sait-elle qu'elle a une mère qui n'a pas été un instant sans penser à elle ?

Louise est de ton âge, Emilienne ; comme toi, elle est arrivée à cette époque de la vie où les jeunes filles sont menacées de toutes sortes de dangers ; à cet âge où elles ont le plus besoin d'être dirigées par une mère, de recevoir de bons enseignements, d'être mises en garde contre les embûches qui peuvent les atteindre à chaque pas.

Une de mes grandes douleurs a été de penser que ma pauvre Louise n'aurait pas de bons exemples sous les yeux ; qu'abandonnée à elle-même, elle se trouverait sans défense contre les excitations malsaines, livrée aux suggestions du vice.

Mon Dieu, qu'a-t-on fait de l'âme de mon enfant ?

Marguerite resta de nouveau silencieuse, en proie à une violente émotion.

— Emilienne, reprit-elle, les hasards sont grands dans la vie ; et puis il y a la Providence divine ; quelque chose me dit que vous vous rencontrerez un jour, toi et Louise. Si elle ne m'avait pas été enlevée, vous auriez été élevées ensemble, vous seriez aujourd'hui comme les deux cœurs et également dignes l'une de l'autre, car ma tendresse, mon amour maternel aurait en même temps formé vos deux cœurs, élevé vos deux âmes.

Emilienne, le jour où tu rencontreras Louise, n'importe ce qu'elle sera, tends-lui une main amie, une main de sœur ; si elle a besoin d'être conseillée, conseille-la ; soutiens-la, soutiens-la ; si elle souffre, si elle est malheureuse, tu la consoleras ; tu penseras qu'elle a été violemment séparée de sa mère et tu l'aimeras.

— Je l'aime déjà, maman.

— Merci, ma chérie, c'est bien. Va, si jeune que tu sois, j'ai confiance en ta sagesse et en ton grand cœur.

Emilienne, je te fais la sœur aînée de Louise ; si elle a quelque chose à se faire pardonner, en mon nom, tu pardonneras ! Tu lui diras que j'ai pensé à elle à mes derniers moments, tu lui diras qu'en même temps que toi je l'ai bénie !

Marguerite pleurait à chaudes larmes, et, la tête appuyée contre le lit, Emilienne sanglotait.

Après cette crise d'une grande douleur si longtemps contenue, la malade continua :

— Je n'avais plus ma fille ; j'ai reporté sur toi toute ma tendresse, je je t'ai aimée pour deux. Sans toi, ma chérie, j'aurais été si complètement malheureuse que j'aurais pris la vie en dégoût ; tu m'as donné la force de vivre.

Je t'ai bien aimée, va, plus encore peut-être que je ne te laissais voir ; tout ce qu'il y avait de bon dans mon cœur je l'ai fait passer dans le tien, et avec quel soin, quelle sollicitude, j'ai fait pénétrer dans ta jeune âme l'enthousiasme pour tout ce qui est beau, noble et grand, et y ai fait se développer le germe de toutes les vertus.

— Ma mère, ma bonne mère !

— Ah ! je puis te le dire, mon enfant, tu m'as bien récompensée en me donnant toutes les satisfactions que je pouvais désirer et attendre de toi. Tu n'étais pas ma fille ; mais comme j'étais heureuse de t'aimer et de me sentir aimée de toi ! Tu me rends fière, tu étais ma joie, mon orgueil !

Tu sais, à présent, comment nous avons vécu dans cette aisance, grâce à laquelle j'ai pu t'élever sans des privations que tu enesses connues, si je n'avais eu pour notre existence que le travail de mes mains.

On m'avait remis vingt mille francs, cette somme m'était donnée ; mais je ne le comprenais pas ainsi ; ces vingt mille francs étaient à toi, je les con-

sidérais comme un dépôt que je devais te conserver. Cependant, mon enfant, je me suis vue forcée de toucher à ta petite fortune ; il ne te reste plus aujourd'hui que quatorze mille francs ; ils sont entre les mains de M. le Dr Deltail, qui continuera à t'en servir la petite rente.

C'est peu, quinze mille francs ; néanmoins, c'est une dot que beaucoup de jeunes filles n'ont pas, surtout parmi les ouvrières comme nous. Et puis, ma chérie, on ne sait pas ce qui peut arriver ; avec cette somme, il te serait possible de parer à certaines éventualités de la vie.

Pendant quelques instants, Marguerite, dont la voix s'était affaiblie, s'arrêta pour prendre un repos, car elle n'avait pas tout dit.

Elle avait sorti de dessous la couverture une des mains blanches et décharnées que la jeune fille tenait dans les siennes et sur laquelle, de temps à autre, elle mettait un baiser.

Enfin, la malade reprit :

— Je dois tout te dire, ne te rien cacher, ma chère fille : l'homme Espagnol m'avait aussi remis, en même temps que les vingt mille francs, des papiers enfermés dans une enveloppe cachetée, laquelle ne devait être ouverte que lorsque tu aurais atteint ta majorité, et cela d'après l'ordre d'une personne, dont il fallait respecter la volonté.

Comme tu le vois, mon enfant, autour de toi tout est mystère.

Que contenaient-ils, ces mystérieux papiers ? Que devaient-ils te révéler ? Je n'en sais rien. Afin qu'ils soient plus en sûreté que chez moi, je les avais confiés à M. le Dr Villarceau, qui s'est bien gardé d'en prendre connaissance. Il était incapable de violer un sceau ou de toucher aux papiers avant l'époque indiquée.

Eh bien, Emilienne, ces papiers, évidemment précieux pour toi, ont été volés à M. Villarceau, ils sont perdus.

On a fait tout ce qui était possible pour les retrouver, et rien. Il en a été d'eux comme de ma pauvre Louise !

Avant qu'ils me fussent remis, deux personnes en avaient pris connaissance : M. Fournier, qui fut douze ans maire de Salvignac, et M. l'abbé Ancelin, qui était alors curé de la paroisse. Hélas ! M. Fournier est mort, et, parti pour l'Afrique centrale comme missionnaire, M. l'abbé Ancelin a disparu ; peut-être lui aussi est-il mort.

Ainsi, aujourd'hui, nul ne peut dire ce que contenaient les papiers. Y avait-il là le secret de ta naissance ? Étaient-ils destinés à te faire connaître tes parents, ta famille ? M. Villarceau le croyait, je veux bien le croire aussi. Mais j'en reviens toujours à mon idée : pourquoi l'Espagnol n'est-il pas revenu ? Pourquoi n'a-t-on jamais demandé de tes nouvelles, cherché à savoir si tu vivais ? Enfin, on s'est si peu occupé, si peu inquiété de toi que tu m'es restée comme une pauvre abandonnée.

Il faut bien admettre que l'on avait intérêt non pas seulement à t'éloigner, mais à te faire disparaître, à te perdre. Il y a souvent dans les familles des nécessités cruelles, des choses douloureuses et terribles à cacher !

Il y a là, dans l'armoire, une boîte fermée à clef ; cette clef est dans le tiroir du meuble ; tu ouvriras la boîte et tu y trouveras le petit vêtement complet que tu avais le jour où je te pris dans les bras de l'Espagnol ; tout y est, depuis le bonnet de soie orné de fine dentelle de Malines jusqu'aux petits souliers ; puis cette médaille d'argent que tu as longtemps portée à ton cou et qui représente la sainte Vierge.

J'ai précieusement, religieusement conservé ces objets, en me disant qu'un jour, peut-être, ils te seraient utiles ; que, dans tous les cas, tu aurais en eux un souvenir.

La beauté de ce vêtement d'enfant, la finesse du linge, les vingt mille francs qui m'ont été remis, et plus encore ta distinction native indiqueraient que tu es d'une riche famille.

— Oh ! fit la jeune fille.

Et un sourire triste courut sur ses lèvres.

— Mais je te connais, poursuivit Marguerite, tu ne laisseras pas envahir ton esprit par des idées de grandeur, tu ne t'abandonneras pas à des rêves ambitieux qui égaraient, troubleraient ta raison. Si tu es repoussée par ta famille, tu as trop de dignité et de noble fierté dans l'âme pour lui jamais rien demander.

Si tu es orpheline de père et de mère, comme il y a lieu de le supposer, tu ne dois aucune reconnaissance aux autres membres de ta famille, que tu ne connais pas et qui, vraisemblablement, ne pensent plus à toi.

Emilienne, j'ai fait de toi une ouvrière, une habile ouvrière ; on apprécie ton talent, tu es aimée, estimée, l'ouvrage ne te manquera jamais, tu travailleras... Va, ce qu'il y a de plus sûr au monde et peut-être de meilleur, c'est le travail.

Le travail ne craint pas les jours froids de l'hiver, il ne laisse pas approcher la misère, et il est le gardien de l'honnêteté.

Moi partie, tu ne seras pas seule ici : Mme Martinet, cette ancienne amie que le hasard m'a fait retrouver, viendra habiter avec toi ; elle soignera le ménage, préparera tes repas, enfin me remplacera auprès de toi. Elle ne te sera pas une lourde charge, puisqu'elle a, comme tu le sais, une petite rente de six cents francs. Elle te tiendra compagnie, elle t'accompagnera lorsque tu sortiras ; elle te rendra des services, et toi, mon enfant, tu l'aideras à vivre.

Marguerite se tut. Les efforts qu'elle avait dû faire pour parler si longtemps avaient épuisé ses forces.

Elle enveloppa la jeune fille d'un regard de tendresse indicible et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Alors Emilienne se leva et, couvrant de baisers le front et les joues de la malade :

— Ma mère, ma mère bien-aimée ! dit-elle, j'espère bien vous conserver longtemps encore ; mais si Dieu, trop tôt, hélas ! vous rappelait à lui, vous enlevait à mon affection, je vous promets que je n'oublierai aucune de vos paroles, elles resteront gravées dans mon cœur !